

violoniste.

Il va chercher fortune et aventure en Afrique à bord du bateau l'*Amiral Bragueton*. Comme il n'est ni fonctionnaire, ni soldat on le soupçonne d'être un embusqué. Il ne sauvera sa peau qu'en niant ses convictions profondes : Il vante les passagers, le colonialisme et la guerre «*Toute possibilité de lâcheté devient une magnifique espérance à qui s'y connaît*». La lâcheté de Bardamu dans la mesure où elle est avouée, revendique paradoxalement une dignité plus haute que l'hypocrisie cachée de tous les idéalismes.

Il débarque à Bambola Bragamance et découvre le sordide du colonialisme, un monde englué dans la torpeur tropicale. Il livre ici une satire du gouverneur despotique et tyrannique envers «*ses militaires et ses fonctionnaires qui osaient à peine respirer quand il daignait abaisser ses regards jusqu'à leurs personnes*».

A Fort Gono, il rend visite à un collègue de la Compagnie Pordurière atteint d'une maladie de peau qu'il nomme le «corocoro». Ce collègue tient un comptoir dans le quartier européen. Il donne une image pitoyable du monde colonialiste où le racisme est exacerbé. L'épisode africain décrit une soumission totale des colons sur les locaux. Il peint un monde pourri par l'alcool et les coups bas, entre colons et entre colons et autochtones. On ne sait à qui il faut s'en prendre des injustices. Il qualifie le colonialisme de «*mal de même sorte que la guerre*».

Son séjour dans l'Afrique profonde au comptoir de Bikobimbo que Bardamu est censé tenir, s'achève par sa fuite vers San Tapeta. Il a de nouveau croisé Robinson. Malade et délirant, Bardamu est embarqué sur

une galère l'*infanta Combitta* à destination de l'Amérique.

Enfin la vision de New-York bâti verticalement plutôt qu'horizontalement, l'énorme échelle de grandeur de l'hôtel Laugh Calvin, l'usine Ford, les toilettes, une manière différente de payer son trajet en tramway, des nourritures différentes, la beauté des femmes...autant de détails qui fournissent l'impression attendue de dépaysement. Céline propose alors une description du capitalisme triomphant, du pouvoir financier, mais aussi des inégalités sociales et des transformations négatives qu'il effectue chez les individus (Bardamu est chassé par Lola, la riche Américaine qu'il avait connue à Paris pendant la guerre). Les pauvres ne vivent pas mieux qu'ailleurs...

A Détroit qui symbolise le monde du travail dans l'univers capitaliste, Bardamu travaille quelque temps aux usines Ford. Il découvre une nouvelle forme d'esclavage qui est le travail à la chaîne. Il retrouve Robinson qui exerce un misérable emploi de travailleur de nuit. Il rencontre Molly, une prostituée au grand cœur, qui lui témoigne une grande générosité. Mais Bardamu refuse le bonheur avec elle et repart pour l'Europe. Jusque-là, nous avons un Bardamu qui dénonce, comme dirait Voltaire dans *Candide*, «*La boucherie humaine*», la violence de la colonisation et la violence sociale des Etats-Unis. Mais l'Amérique est le seul lieu où il a rencontré l'amour sincère avec Molly.....

Devenu médecin, mais toujours aussi misérable, il s'installe en banlieue parisienne à la Garenne-Rancy. Bardamu passe sous silence ses années à la faculté de médecine.

Aux premières pages du récit, il évoque les habitants de Rancy : *«En banlieue, c'est surtout par les tramways que la vie vous arrive le matin. Il en passait des pleins paquets (...) d'ahuris brinquebalant qui descendaient vers le boulot».*

*« (...) Le métro avale tous et tout, les complets détrempés, les robes découragées (...) cols inusables et raides comme des termes (...)...».* Ces métonymies, comparaisons originales et autres figures de style exigent un savoir-faire linguistique.

A Rancy, Bardamu éprouve l'inefficacité de la médecine face à la mort et à la misère : scène de sadisme de ses voisins avec leur petite fille, morale stupide de la mère d'une jeune fille mourant d'une fausse-couche, le sordide couple Henrouille qui veut se débarrasser de leur mère âgée, la mort du petit Bébert que la science ne peut guérir, emporté par la typhoïde. A cette occasion, la recherche médicale incarnée par le docteur Parapine d'un institut «Bioduret» s'est révélée une imposture. Tout l'identifie à l'Institut Pasteur. La mort de Bébert est de tous les événements tragiques du récit, celui que le narrateur ressent avec le plus d'amertume et de pessimisme. La disparition de l'enfant occasionne toute une réflexion sur la mort. (Relire la célèbre parodie de la lettre de Montaigne).

Robinson reparu et lassé de son travail misérable, accepte de tuer la vieille Henrouille pour dix mille francs. Mais il ne réussit qu'à se blesser. Il s'exile à Toulouse. Bardamu quitte Rancy et se fait engager au cinéma Tarapout et comme figurant dans un ballet. Puis il part pour Toulouse où il retrouve Robinson et fait connaissance de sa fiancée Madelon. Avec la vieille Henrouille, ils font visiter un

caveau rempli de cadavres aux touristes. La vieille Henrouille tombe dans un escalier et se tue....La rupture intervient entre Robinson et Bardamu. Ce dernier s'enfuit.

Enfin à Vigny-sur-Seine, le narrateur s'emprisonne symboliquement à l'asile psychiatrique du docteur Baryton, adversaire de la psychanalyse. Cet asile est un véritable microcosme de l'univers humain. Le roman s'achève avec la mort de Robinson. Ce dernier qui a renoué avec Bardamu est abattu de trois coups de revolver par Madelon car il cherchait à la quitter. C'est le côté vaudeville du récit !!!! Bardamu échoue au bistrot de l'écluse. Le jour se lève... Bardamu n'a trouvé ni l'évasion en Afrique, ni la fortune en Amérique, ni l'amitié à Toulouse. De tous ses voyages Bardamu retire la certitude que tout homme ne cherche qu'à nuire à autrui : *«C'est des hommes et d'eux seulement qu'il faut avoir peur, toujours».* Le roman se termine par les mots *«qu'on n'en parle plus»*, expression qui consacre la démission finale de Bardamu.

Les personnages du roman ne dominent jamais leur vie. Ils apparaissent presque toujours comme des victimes. Sans parler des vies brisées comme celle de Jean Voireuse qui perd la voix alors qu'il souhaitait *«rentrer dans les chœurs au théâtre»*. Dans un chapitre africain l'ingénieur Tandernot dirige, sous la trique, plusieurs indigènes qui construisent des routes en pleine forêt et que personne n'utilisera ; elles seront rapidement reprises par la végétation luxuriante. Ces «esclaves» ressemblent à Sisyphe collé contre son rocher. Seuls Molly et Alcide, ce sergent colonial qui se sacrifie pour une petite nièce, sont des personnages d'une

grande sensibilité, et d'une bonté surhumaine.

Les événements ne sont jamais datés, il n'est que rarement fait mention d'une saison ou d'un jour précis de la semaine.

Céline a utilisé des noms de lieux inventés (Bambola, Fort Gono, Topo, San Tapeta, la Garenne-Rancy, Vigny-sur-Seine). Des noms de personnes, de pays, de choses surgit souvent une connotation paillardes : Mandamour, Puta, Brandelore... Il semble que du nom suinte la psychologie, la physionomie du personnage. Proust est le seul romancier contemporain qui soit mentionné dans «*Voyage au bout de la nuit*», avec un commentaire critique des plus acerbes...

On rit aussi beaucoup en lisant ce roman. Dans une pâtisserie toulousaine, une discussion détaillée sur la constipation et la défécation, au milieu des gâteaux, est des plus cocasses...

Mais la grande révolution de ce livre tient à l'utilisation tout à fait nouvelle de la langue populaire. Il rompt un tabou qui avait duré trois siècles depuis disons la fondation de l'Académie Française, c'est-à-dire la normalisation de la langue écrite. Avant lui, la langue populaire ne se lisait pas, elle s'entendait.

Les verbes de parole sont souvent précédés de «que» ce qui donne un aspect un peu brutal mais une écriture amusante qui nous charme : «*J'y suis j'y reste QUE je me dis*». L'omission systématique de la négation «ne», l'usage des impropriétés, du pléonisme tout concourt à faire de Céline un génie littéraire qui renouvelle les conditions-mêmes de la perception de la langue.

On ne peut également ignorer la façon hautement poétique dont l'écrivain a su maîtriser

les aspects sonores et rythmiques du langage parlé (1). Céline était un fou de musique et «*sa petite musique*» permet aux acteurs (2) de jouer toute la gamme des sentiments. Cette écriture véhicule des émotions qui n'avaient pas été exprimées de la sorte avant lui. Un travail sur la langue infiniment remanié avec un souci du rythme et de la musique de la phrase. Sa secrétaire, Maria Canavaglia nous apporte des précisions : «*S'il décidait de changer un mot, il ne se contentait jamais de le remplacer par un autre. IL recomposait entièrement sa phrase, parfois même aussi les phrases environnantes, selon les exigences de sa «cadence»*». Céline a dit en parlant de son livre : «*C'est une symphonie émotive*».

Mais malgré l'intrusion du langage parlé, «*Voyage au bout de la nuit*» doit encore beaucoup à la tradition littéraire. Céline ne rejette pas l'utilisation des subjonctifs imparfait ou plus-que-parfait qui témoignent encore d'une soumission aux codes narratifs du roman classique.

Céline avait conscience de son très grand talent.

## ***2/ Les cahiers de prison (février – octobre 1946)***

Le 17 juin 1944, Céline s'enfuit de Paris avec sa troisième femme la danseuse Lucette Almanzor et leur chat Bébert. Ils errent à travers l'Allemagne et rallient fin octobre 1944 l'enclave française de Sigmaringen. En mars 1945, ils sont autorisés à rejoindre le Danemark où il a confié des lingots d'or, l'équivalent de ses droits d'auteur, à son amie Karen Marie Jensen. Sous un faux nom, il se

cache à Copenhague jusqu'à son arrestation en décembre 1945. Il est immédiatement incarcéré à la prison de l'Ouest. Il réclame de quoi à écrire. On lui fournit dix cahiers de trente-deux pages. Aucun mot sur l'affaire dont il est justiciable ni sur sa détention ne doit paraître dans ses écrits. Ce sont ces textes que les éditions Gallimard ont publiés en mai 2019.

A partir de février 1946, Céline note des éléments de défense pour éviter son extradition dans la France de l'épuration estimant risquer la peine de mort puisqu'il est accusé de trahison : *«Je ne dois rien à la France –je lui ai tout donné entièrement, jeunesse, santé, toutes forces, tous les dons (...) A cinquante-trois ans, à bout d'effort, moi qui ai donné à mon pays tout ce que je pouvais d'idéal, il veut encore m'attirer au poteau, sous un prétexte d'infamie- Je demande au gouvernement danois sursis...»*

*«Je suis patriote français moi un vrai à fond (...) j'ai voulu être trop français voilà comment ça finit».* Conception très particulière du patriotisme !!!!! Il jalouse Morand qui est passé entre les gouttes. Il s'en prend continuellement à l'ambassadeur Guy Girard de Charbonnières qui le persécute. Ce dernier est souvent vilipendé et surnommé dans ses cahiers. Les formules incisives surgissent : *«Je me sens absous pour mes errements passés (...) lorsque je vois avec quelle furie, quelle lâcheté (...) mes adversaires m'accablent à présent que je suis vaincu».* Il mitraille continuellement de mots jetés entre abatement et pugnacité. Céline avec une extrême mauvaise foi ne comprend pas pourquoi il est persécuté, emprisonné, accusé de trahison. Il s'insurge, se défend, attaque. *«En raison de mes deux livres antisémites et pacifistes d'avant-guerre, «Ecole», «Bagatelles...» – (dix ans déjà)»* Céline omet les rééditions

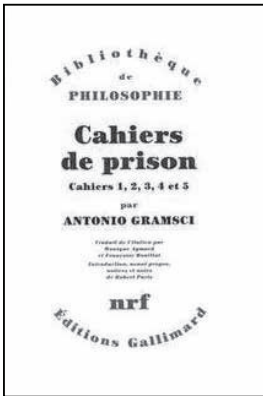
1941-42-43. *«Bagatelles pour un massacre»*, son premier pamphlet antisémite qui se compose pour les trois-quarts d'éructions ordurières. De nombreuses pages sont insoutenables... Aussi énorme qu'inattendu, le succès le poussa à récidiver avec *«L'Ecole des cadavres»*.

Les brouillons de courrier visant à sa défense le mènent à se considérer comme un pacifiste persécuté en raison de sa puissance artistique. Les Communistes, pense-t-il, n'auraient pas supporté la parution en 36 de son pamphlet anticommuniste, *«Mea culpa»*. Il a dénigré le système marxiste et *«l'on sait»*, écrit-il, *«que le Parti communiste n'est pas tendre pour des écrivains qui ont dénigré son système marxiste»*.

Les littérateurs de second rang (beaucoup d'académiciens !) voudraient se débarrasser d'un génie littéraire comme lui et il souligne leur médiocrité : *« Il y a vingt mille écrivains et artistes en France qui ne me pardonneront jamais «Voyage au...» (...) mes pires ennemis veulent bien reconnaître que j'ai bouleversé le style du français (...), la langue parlée avec la langue écrite créant ainsi un nouveau style que mes pires ennemis doivent de gré ou de force copier ou emprunter –en France cela ne se pardonne pas-».* Pour lui, il ne s'agit que de vengeance. On découvre un Céline humilié, écorché, seul innocent contre le monde entier coupable. Il éructe, tout haineux, contre une France vendue aux médiocres. On découvre un Céline injuriant le maréchal Pétain, Hitler...

Céline n'est jamais là où on l'attend. Son ambivalence, ses changements nous déroutent.

Mais Céline est repris par l'écriture et ses cahiers dévoilent sa vie avant la prison avec Lucette et son chat Bébert (des souvenirs)... Entre les lignes il confesse tout ce qu'il doit



à Lucette. Il faut reconnaître que Lucette a connu des moments très difficiles mais elle a toujours été à ses côtés (cent-sept ans et toujours en vie !). Il nous donne des observations sur la vie danoise. Mais ces

cahiers nous montrent de manière inédite un Céline lecteur. Il s'entoure de livres apportés par sa femme et cite abondamment Plutarque, Mirabeau, Chateaubriand, Hugo, Voltaire, Rimbaud, des moralistes français... Ils se rangent dans la longue liste des écrivains persécutés pour leurs idées, exilés et emprisonnés. Nous pouvons lire de nombreuses citations de ces auteurs.

Il lit énormément et travaille autant qu'il lui est possible et dans toutes les directions. Plus qu'un document exceptionnel, on trouve à l'état brut tous les ingrédients de l'œuvre à venir.

On y découvre réunis dans son livre en cours «*Féerie pour une autre fois*», une page entière des titres envisagés pour ce livre. Mais aussi s'esquissent les trois derniers livres que l'on nomme la « Trilogie allemande » : «*D'un château à l'autre*» (1957), «*Nord*» (1960) «*Rigodon*» publié à titre posthume. Comme le dit Jean-Paul Louis, qui a réuni ces cahiers intégralement pour la première fois, l'écrivain allait alors «*opérer sa seconde révolution narrative et stylistique*».

Ces dix cahiers témoignent de la part de Céline d'une volonté de poursuivre son œuvre quelles que soient ses conditions d'existence. Ces cahiers viennent ajouter une nouvelle pierre à la connaissance de sa vie. Mais ils sont

tantôt structurés, tantôt éparpillés et pas faciles à lire. A des phrases travaillées succèdent pêle-mêle des notes, des citations, des listes diverses.

Nous pouvons lire (avec difficulté !) des pages entières d'énumération, de noms, de surnoms, de lieux, des réflexions inachevées, des bribes de phrases, des hantises... Un livre à mon avis pour lecteur assez célinien.

Dans ces cahiers, l'antisémitisme de Céline est total, viscéral, revendiqué et ne souffre d'aucun doute et d'aucun remords. Pour lui c'est simple : s'il était juif, personne n'oserait se comporter de cette horrible façon avec lui, qui se bat à mille contre un. Il insiste sur le fait qu'il n'a jamais monnayé ses interventions antisémites à la différence de tant de collabos. Le persécuteur se sentant persécuté...

Sa paranoïa malade le pousse à franchir toutes sortes de limites. Il refuse d'admettre que le pire a eu lieu. «*Il n'y a jamais eu de persécutions juives en France*» ; singulière affirmation ! Nous sommes en 1946 et les informations sur les camps nazis ont commencé à se répandre. C'est un délire total d'acharné antisémite.

L'antisémitisme de Céline soulève la grave question du talent de l'écrivain. Entache-t-il tous ses livres ? Peut-on séparer le romancier du pamphlétaire ? Comment être à la fois un génie de la littérature et un monstre de l'histoire ? Peut-on lire «*Voyage au bout de la nuit*», un livre humaniste écrit par un écrivain antisémite, c'est-à-dire en séparant l'œuvre de l'homme ?

Serge Klarsfeld a dit : «*Son talent ne doit pas faire oublier l'homme qui lançait des appels aux meurtres des Juifs sous l'occupation*».

Ce qu'a fait Céline est absolument impardonnable mais qui parle de pardonner ?

Donnons plutôt la parole à David Herbert Lawrence, écrivain britannique : *«Ne faites aucune confiance à l'artiste. Faites confiance à son œuvre. La vraie fonction d'un critique est de sauver l'œuvre des mains de son créateur.»*

**Jacky MORELLE**

*(<sup>1</sup>) Lire «Céline musicien» de M. Donley.*

*(<sup>2</sup>) Je pense à F. Lucchini.*

*«VOYAGE AU BOUT DE LA NUIT»  
de CELINE , broché : Editions Folio, 10,20 €.*

*CAHIERS de Prison de Céline  
(février-octobre 1946). Editions Gallimard  
NRF 20 euros.*

# LE MONDE MEDITÉ DU PEINTRE

## MICHÈLE BATTUT

La Critique parisienne a été invitée chez le peintre Michèle Battut, le 4 octobre dernier, pour visiter son atelier. Une visite rare. Accueillis au dixième étage, il faut prendre un escalier en volute, les murs sont recouverts d'une collection de plus de mille peignes en bois provenant de tous les pays du monde visités par le peintre : pour déboucher sur le lieu de travail.

A l'arrivée dans l'atelier, on est saisi par l'endroit lumineux situé au dernier étage d'un immeuble de Montparnasse à Paris. Ce n'est pas un atelier de peintre ordinaire. Les ateliers de peintres sont en général très hauts de plafond, et là, règne la verticalité. Au contraire c'est un atelier où tout est horizontal, avec une vaste vue panoramique sur Paris.

On se sent comme dans une immense serre, avec de la végétation partout, même au plafond. Les tableaux sont prêts pour la prochaine exposition de cent œuvres. Un grand tableau de ciel est installé sur le chevalet, sous un puits de lumière qui a été créé dans le toit. Il attend la dernière touche.

Michèle Battut travaille d'abord d'immenses masses, puis termine très finement le paysage. Je suis surprise par les couleurs vives des palettes et la quantité de pinceaux ultrafins disposés à côté des palettes.



*Le groupe (photo prise par Chris Besser)*

Dans le vaste atelier, le choc des peintures prêtes pour ses prochaines expositions : des toiles de ciels, de mers, de paysages asiatiques... Un souffle de grands espaces, une impression de densité, mais aussi de légèreté. J'ai senti comme du temps suspendu pendant cette visite, nous sommes plongés dans un univers profond et zen à la fois.

Tableaux de ciels nuageux, «*nuages, merveilleux nuages*», comme l'écrivait Françoise Sagan. On se sent entraîné par leur dérive, ils font rêver, ils vous transportent dans un ailleurs à découvrir. On sent alors la profondeur tranquille qui vibre du tableau et englutit le «regardeur». Tableaux de vagues, une impression de trouble, mais aussi de sérénité devant ce flux et reflux des vagues. Michèle Battut réussit à allier deux ressentis opposés, et dans ce

conflit des deux, passe en premier la quiétude. Sa peinture apaise, tranquillise, rassure.

J'ai retenu ses paysages asiatiques car au-delà de la permanence, il y a le travail du détail, un travail d'une extrême minutie.

Le Groupe découvre, en avant-première, ses nouvelles œuvres, qui seront ensuite exposées à la Fondation Taylor à Paris. (1)

### *Vous avez dit : Art contemporain*

Pour aborder le monde de l'art, il faut éviter d'être dogmatique.

Si le terme «*Art contemporain*» s'est imposé à partir des années 80 pour définir particulièrement une certaine forme d'art, il n'a pas désigné la pertinence des œuvres d'art. Il a désigné des formes artistiques expérimentales.

Le champ artistique ne se réduit pas aux formes expérimentales. L'important pour le créateur est de se réaliser et le «regardeur» a la liberté d'aller vers ce qui l'intéresse, le séduit, le touche. De plus, nul ne peut dire aujourd'hui qui passera à la postérité. Et surtout pas le marché international. Et surtout pas les analyses des médias qui ne parlent que de ce qui est spectaculaire.

«*L'univers de l'art est un univers de croyance*», dit la sociologue de l'art Nathalie Heinich (2). Je le crois aussi, car il y a le monde de l'âme, le monde des émotions, le monde de l'imagination, le monde de l'intellect, comme il y a les expressions réalistes, impressionnistes, expressionnistes, cubistes, tachistes, abstraites, dadaïstes, brutes, pop, expérimentales...

### *Un parcours*

Dès son plus jeune âge, Michèle Battut consacre ses loisirs à la peinture. En 1963



*La vague*

elle entre à l'Académie de la Grande Chaumière, l'année suivante à l'École des Beaux-arts de Paris dont elle sort diplômée d'arts plastiques. Lauréate en 1971 de la Casa Velasquez de Madrid qui, comme la fondation Médicis à Rome, est une consécration pour les jeunes artistes, elle part étudier et peindre pendant

un an en Espagne.

Madrid, sa lumière, ses couleurs brûlantes, les terres rocailleuses et les gorges profondes de ses rivières autour de la capitale espagnole seront inéluctablement inscrits dans l'imaginaire de l'artiste. De retour à Paris en 1974, de nombreuses galeries la sollicitent. Elle va exposer régulièrement à la galerie Arcurial, jusqu'en 1981 puis à la galerie Wally Findlay. La galerie Arcurial avait été créée par François Dalle, alors patron de l'Oréal, galerie rachetée en 2002 par la famille Dassault pour devenir une maison de vente aux enchères. Comme les artistes consacrés d'alors, Michèle Battut fait partie du portefeuille des galeristes qui ont pignon sur rue. Ce sont les galeristes qui s'occupent des artistes, ils n'ont pas encore été évincés par les collectionneurs milliardaires qui imposent leurs envies au marché. En jouant par-dessus les galeries, en s'adressant aux maisons de ventes aux enchères, maisons qu'ils contrôlent parfois ou ventes qu'ils savent manipuler.

Les galeristes misent sur une peinture structurée. Les toiles de Michèle Battut sont recherchées pour le mystère qui surgit de ses peintures, («*Lumière du matin*»). Une